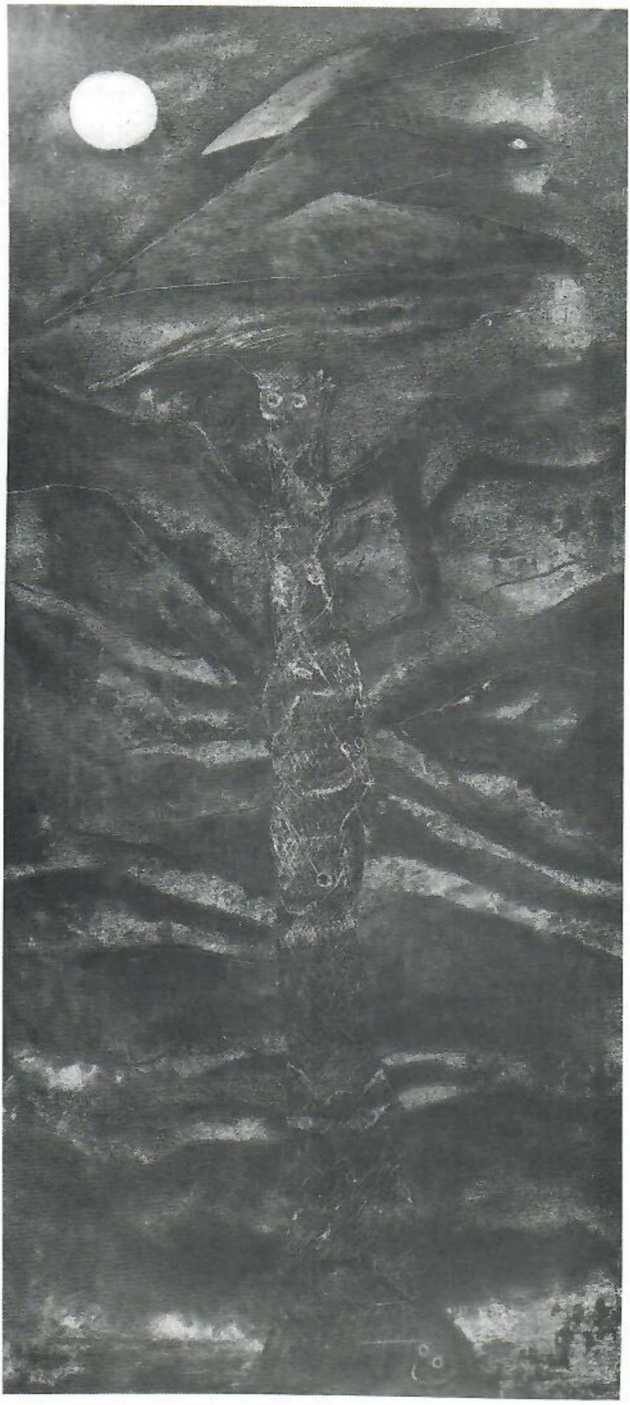
ALICE RAHON
Poèmes & peintures

Alice Rahon
Le Toucan et l'Arc-en-Ciel
(Hommage à W. Paalen)
1977



Alice Rahon
Totem. 1955
(Coll. Marion Willard, New York).

LE DÉSESPOIR

à Pablo Picasso

Le feu d'artifice est tiré. Le gris est la couleur absolue du temps présent. J'ai vu que les hirondelles imitent les feuilles mortes bien avant l'automne. Le désespoir est un collège de sourds-muets en promenade le dimanche.

Il vaudrait mieux. Je ne sais ce qui vaudrait mieux. Le fil se rompt à chaque instant, peut-être est-ce le même travail décevant quand un aveugle cherche à retrouver le souvenir des couleurs à sa fenêtre blanche.

Les belles femmes à taille d'argent volent toujours au-dessus des villes — Patience — Les poteaux indicateurs de ces routes où chaque erreur est irréparable se terminent en tête de cheval formant massue.

Il faut crier tous ses secrets avant qu'il soit trop tard. Il est d'avance trop tard si on a oublié de laisser la chaise où viendra s'asseoir le désespoir pour prendre part à la conversation. Le désespoir ne sera jamais réduit à la nécessité de mendier même si on brûle ses bras. Il affectera alors le profil d'un pavot sur un ciel d'orage. Son rire de pipe ne deviendra qu'insultant.

J'habite depuis peu une carte de géographie sur le mur. Je me crois au carrefour du vent. Je m'entretiens avec lui. Le bouquet de pieds-d'alouettes prend son vol au crépuscule et va passer la nuit sur les étangs. La poupée saute à la corde avec son ombre. Je n'apprivoiserai pas cette ombre qui me suivait dans mon enfance.

Je crois que les morts écoutent longtemps au fond de leur tombe si leur cœur va se remettre à battre. Pour le bruit, pour la compagnie du bruit, saluons la compagnie attachée par des ficelles.

29 mai 1936

MIEKÉ, LA FÉE

à Marie-Louise Vogeler Regler

«... par des portes de cendres
les feux menaient aux feux...»
Valentine Penrose

Le pas du voyageur au chemin des collines
l'enclume des millions de cigales aux flancs des jalons
le chat dormant près de la porte
le maïs mûr sur sa hampe
les ombres longues d'après-midi
les temples déserts où le vent se repose
masqué d'oiseaux
les pyramides ailées d'aurore
toi, l'amour à sa première puissance
vous, les mères debout aux sept portes de vie.

Je sors par la fenêtre du Nord
je suis l'oiseau des neiges
je vole au-dessus des lacs gelés
des vallées bleues sans écho
ma tête est ouverte aux vents
le froid rôde à la porte
je plane sur des ailes dorées
au-dessus des glaciers
des fleuves prisonniers
je crie ivre du vent des solitudes
avec la frégate venue au tropique
je dors au cœur du palmier
tendu comme un arc aveuglé de soleil.

Les quatre lunes dans la forêt
le loup les emporte sur sa tête
sous le rêve noir des arbres
ses pieds élastiques sur le vieux bois
allument le phosphore endormi.
Dans le pays nouveau où tu venais

l'oiseau émeraude eut partie liée
avec l'iguane sur son rocher
et le lémurien couleur d'ambre et de miel
qui d'un bond franchit le pont du jour.

A la rencontre de toi-même
dans ta robe de feuilles, de plages, de coquilles
ton identité d'herbe et d'aile.
Pendant que l'après-midi
tourne sa paume d'acier bleu
un train de cristal passe invisible
et t'emporte au-dessus du vallon

Qui ne vient pas du son
qui ne vient pas du rêve
des mains du brouillard
les perles de l'aube.
L'arc-en-ciel descendant les échelles de pluie
sang des racines sans couleur
vie des hommes embrassant le rocher
comme la cascade
dame de l'instant
mère de l'éternité.

Le ciel ne sait que ses nuages
et tourner sa roue d'orage.
L'orage a cogné sa tête
jusqu'à fendre la pierre du désespoir
et la lumière a lâché d'un coup
tous ses oiseaux de paradis
ils ont chanté bleu
pour ses yeux
pour les grandes tentes des fêtes
aux pays heureux
ils ont chanté rouge
pour le corps cassé
et l'oiseau cardinal qui est d'ici
ils ont chanté jaune

pour tous les soleils passés et à venir
pour la graine des soleils pas encore germée
pour l'ambre qui pousse dans la mer
pour l'aube aux racines de corail
ils ont chanté l'herbe
pour les animaux et les solitudes
ils ont chanté la feuille du manguier
et la mangue à l'ombre la plus fraîche
à l'ombre du manguier

Ils ont chanté pour la perdrix
et pour l'alouette de son pays
pour toutes les fleurs
qui chargent le collier d'éternité
La grande verticale
du puits sans fond
n'est qu'un rayon
de la roue qui tourne
sur les voies lactées.

Maintenant près de la source, mon Aimée
tu peignes tes cheveux de soleil
ton miroir est l'envers de l'eau
un buisson d'étoiles diurnes ta main
cachée par la lumière quotidienne

... «par des portes de cendres
les feux menaient aux feux»...

Alice Paalen
Mexico, 21 septembre 1945

MÉLUSINE

Je salue l'arbre invisible
le buisson invisible
au milieu du jardin l'après-midi
que le colibri dessine de son vol
le mouvement immobile
les taches de soleil au fond du puits
le puits sans fond
au fond des ténèbres.
A l'aube, Mélusine
cueille le soleil dans ses mains
l'aube comme de l'eau s'enfuit
Mélusine ô ton cri
à ce soleil qui te poignarde !
Tu fuis enveloppée de ton cri
et le miroir de l'amour
de l'amour des hommes Mélusine
pleure ton reflet qui ne reviendra plus.

LE PAYS DE PAALEN

Le pays de Paalen
le pays de l'azur
de l'eau vive sous les bois
et des bêtes de nuit
le pays des totems
et des phares de l'esprit
le feu, l'amour
l'ambre d'éternité
ton passage ici-bas
ton château étoilé.

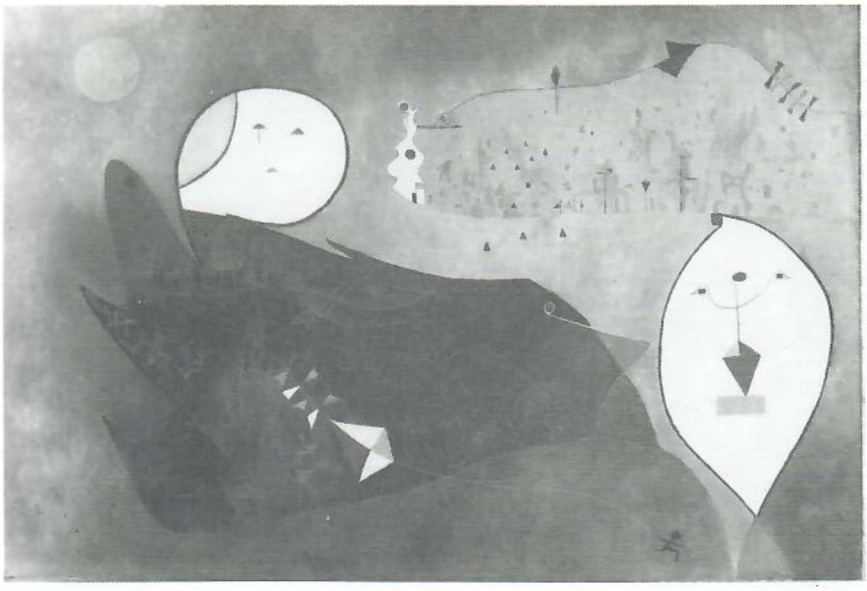
à Wolfgang, d'Alice, 1960

Wolfgang Paalen, poète-prophète, peintre des mondes à découvrir,
Paalen au seuil des révélations écrites sur le sable de l'aube,
celui qui lit l'écriture des hirondelles sur le ciel de midi
celui qui est debout comme la cascade au flanc du rocher,
la cascade qui veille debout,
qui dort un sommeil de tonnerre
vêtue d'écume d'étoiles à naître,
de ténèbres éclatées, ou couché comme le torrent,
celui qui voyage au plus grand large
les Cosmogonies de ses royaumes sans retour,
Paalen empruntant les chemins de l'eau et du rêve pour les
géométries enchantées au fond de la terre
au fond de l'air
au fond de l'azur perlé d'une orge de nuages; semailles et
moissons sans fin unies comme une cristallisation plus dure
que le rocher, une larme d'amour sur le cœur de la solitude.

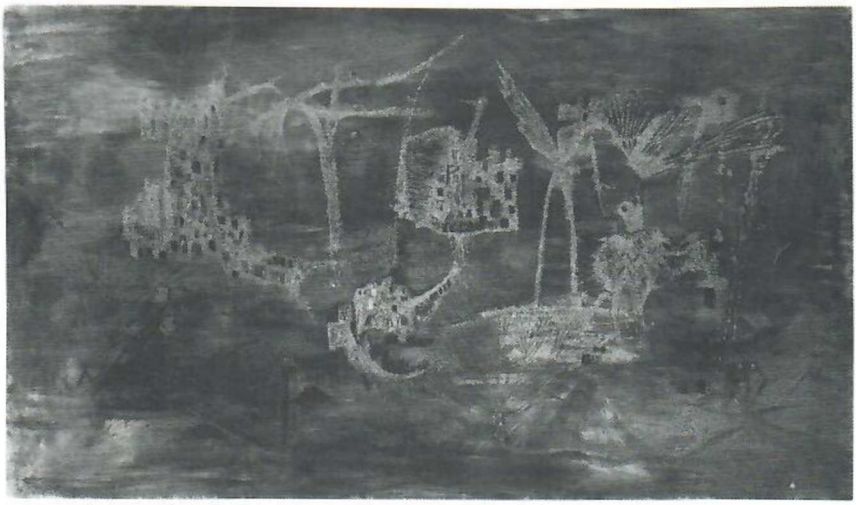
Alice Rahon

D'origine bretonne, Alice Rahon serait née en 1916 dans le Doubs, à Chenecey-Buillon. En 1931, elle rencontre le peintre Wolfgang Paalen, qu'elle épouse. En 1935, ils participent tous deux aux activités du mouvement surréaliste, où la jeune femme se lie plus particulièrement avec Breton, Éluard, Man Ray et Picasso. En 1936, elle publie à Paris ses deux premiers recueils de poèmes, *À même la terre* (Éditions surréalistes) et *Sablier couché* (coll. «Sagesse», Librairie Tschann). La guerre les surprend lors d'un grand voyage qui le menait de l'Alalska au Mexique, le long de la côte du Pacifique, de tribu indienne en tribu indienne — accompagnés de leur amie et mécène Eva Sulzer. Ils s'installent à Mexico. Alice comme Wolfgang Paalen se remettent à peindre. Elle publie, en 1941, le recueil *Noir animal*, aux éditions Dolorès La Rue, à Mexico. C'est là qu'Alice Rahon vit encore, sans avoir quitté la belle maison étrange qu'elle y fit construire juste après la guerre à San Angel. Paalen s'est séparé d'elle en 1947, mais son suicide en 1959 la hante encore aujourd'hui.
Tous les textes publiés ici sont inédits, sauf le premier, repris de *Noir animal*.

Alice Rahon (vers 1936)
photographiée par Man Ray



Alice Rahon
Madame Dimanche
1962 (Coll. de l'Artiste)



Alice Rahon
Les Adieux. 1954
(Coll. Garreau Dombasle).

Alice Rahon
Paalen's Country
(Coll. Herbert Fishbach, New York).